

CARTE DE LA PARTIE SEPTENTRIONALE
DU BRESIL

PIERRE BALLESTER

L'AMAZONE

À la recherche de la femme
au bord de paupière noir

À L'AUTRE BOUT DU MONDE

Éditions
de La Martinière

Sandra Psabel, 05/03/03

Chers Parents
Cher Père
Chère Sœur -

J'ai reçu le e-mail de Pierre il y a 3 jours et je comprends, je suis la douleur due à l'ignorance dans laquelle je vous ai tenus sans le vouloir.

A vrai dire ma vie a changé et a pris un tournant irréversible.

Vous savez que j'ai toujours fait selon mes sentiments, intuition et désir. Mon histoire d'amour avec Marlon Yanomami est mal vue - Cela devait arriver, j'imagine, je ne l'ai pas provoqué, j'ai même résisté un certain temps, mais vient un moment où tu te demandes "Pourquoi résister? au nom de quoi condamner un amour? Au nom de quoi l'empêcher de vivre et d'être vécu?" et cela me fait presque un an. Sauf qu'il est d'une autre communauté que celle où j'étais habitué à travailler -

L'AMAZONE

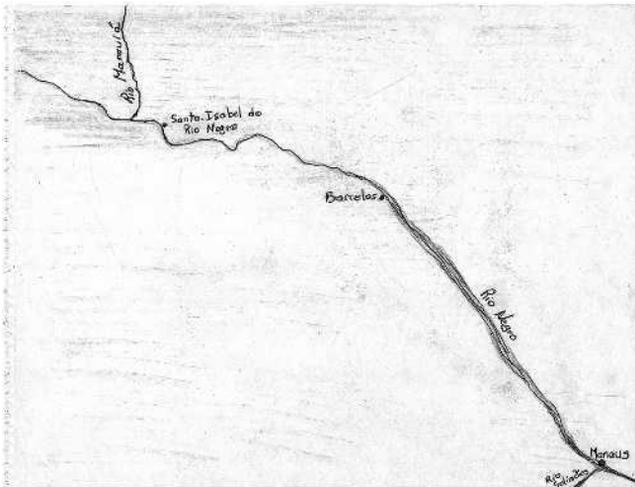
PIERRE BALLESTER

L'AMAZONE

À la recherche de la femme
au bord de paupière noir

Dessins de Anne Ballester

récit



Éditions de La Martinière

ISBN : 978-2-7324-5677-5

© Les Éditions de La Martinière, 2013
Une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
Connectez-vous sur :
www.lamartinieregroupe.com
Dépôt légal : janvier 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Partir au bois

– ... Tu es prêt ? C'est fou de savoir que tu seras ici lundi. Incroyable ! Je suis tout excitée.

Je t'embrasse.

Je relis les derniers mots de son dernier message, comme un écolier retient une récitation, comme on contient les saccades d'une respiration. Le courriel d'Anne est spontané, enthousiaste, sautillant. Je suis figé. Son compte à rebours en lettres ne me laisse plus le choix. La mèche que j'avais allumée, bravache, un an plus tôt grimpe maintenant le flanc du baril. Dans deux jours, rien à faire, je serai donc avec Anne, dans son chez-elle qui n'est toujours qu'un bizarre là-bas.

Voilà des mois que l'idée saugrenue m'est tombée du crâne, que le projet, au départ peu plausible, a pris forme, que je potasse distraitemment ce que je trouve sur la question, histoire de juguler mon imaginaire, de le sécuriser aussi, et dans l'imminence du grand saut je ne trouve rien de mieux que piétiner. Je suis en équilibre sur le bord d'un plongoir, non, d'un pont sans élastique, non, d'un planeur sans parachute, et la voix rieuse d'Anne me pousse dans le dos. Une fois dans le vide, je n'aurai plus qu'à demander des comptes à ma curiosité de sale gosse qui a lancé une pièce sans se soucier de sa retombée. Car, après tout, qui est déjà allé « là-bas » ?

Si je suis prêt ? Mes documents sont à jour. J'ai tout sous la main, sous la peau. Vaccin contre la fièvre jaune, l'hépatite, la typhoïde ; des antiseptiques intestinaux, des comprimés de Malarone pour repousser le paludisme, de l'Imodium contre les diarrhées sévères, des pastilles bactéricides pour l'eau... Des boîtes de gélules, de pilules, de capsules. Manque plus que la combinaison ignifugée. Dans mon bureau, le sac à dos flanqué au pied du placard offre depuis une semaine son ventre goulou aux effets qu'il engloutit en vrac : un équipement électrique – cordons, adaptateur, transformateur, jeux de piles... –, un poncho, des pochettes étanches, quelques vêtements légers, de préférence usagés, une lampe frontale, deux gourdes, du matériel photographique, un couteau suisse, deux bouteilles de vin fin en guise de remerciements, quelques ustensiles relevant du on-ne-sait-jamais-des-fois-que... Si je suis prêt ? Oui, oui.

Dès la fin de l'été, je me suis d'ailleurs fait plus regardant. Le corps devait suivre la tête. J'ai poussé l'entretien de la machine, huilé mes rouages, mon souffle. À cinquante berges, on joue toujours au jeune homme, n'empêche que. Des footings répétés, des pompes, des étirements. Les escaliers à pied, les courses à pied, le pas plus rythmé. Et question alimentation, surveiller la masse grasse, les portions, notamment le soir, surtout le soir. Pas de fromage avec le vin, plus de vin, ne pas reprendre une ration de brandade, finir sur un fruit. Si tu m'avais vu...

Si je suis prêt ? Mais bien sûr que non. Comment peut-on être prêt quand on ignore ce qui nous attend ? Qui a mis les pieds « dans le bois », ton ordinaire sans pareil, à part toi ? Je soupèse des yeux le sac joufflu, gonflé jusqu'aux ouïes. C'est trop ou jamais assez pour maîtriser l'imprévu, réduire l'aléa. J'ai le barda d'un scaphandrier qui va s'enfoncer dans trente centimètres d'eau. À force

de doubles de presque tout, de protections en tout genre, j'arriverais comme un convoi militaire sur un pont de singe. Je dois m'aérer, me dépouiller, déposer quelques armes. Divorcer du matériel pour épouser le sens du vent. À la réflexion, presque à l'évidence, des nécessaires compilés redeviennent futiles. L'exercice se révèle plus facile qu'il n'y paraît quand on va porter l'indispensable dans le dos.

Tu n'en sais rien, mais j'ai carrément la trouille, Anne, toi qui es prête depuis seize ans, depuis quarante ans, qui vis aussi bien là-bas que je vis ici, qui y vis encore mieux : oui, j'ai les chocottes et ce n'est pas Lily, claquemurée depuis qu'elle réalise que je vais basculer de l'autre côté de la semaine et de la planète sans pouvoir la joindre, qui dissipe mon inquiétude. Mon courriel feint de te répondre sur un même ton enjoué, même si le clavier éponge la moiteur de mes mains. Mon orgueil de quinquagénaire qui se croit toujours intrépide m'a fait pousser du col, me fait basculer du fantasme emporté par la routine à une réalité toute proche.

Mais que vais-je bien chercher de l'autre côté du miroir, là où dansent des ombres comme au fondement de l'humanité, moi qui me complais dans mes petites habitudes de petit citadin dans ma petite banlieue ? Mais qu'est-ce que tu fiches dans cette contrée que tu ne veux plus quitter, là où tu t'es trouvée quand on te croyait perdue ? Mais que vais-je foutre dans ce marigot où tu as contracté vingt-deux paludismes et t'en portes comme personne ? Est-ce que je veux finalement t'observer observant un environnement que tu as façonné pour partie ? Me voir face à face avec ces fichus Indiens Yanomami qui sont devenus ta tribu, ta famille ? Avec Marlon ?

Je suis le plongeur en apnée qui s'accroche au tuba ; je

vais sauter, respirer dans le plus profond du poumon de la planète tout en m'agrippant à mon ciel ; je vais glisser dans les bronches de la forêt primitive, inspirer jusque dans ses fibres les bruits rauques et stridents de la jungle amazonienne qui donnent chair à la faune, inhaler les odeurs d'ailleurs, la lumière violente.

J'arrive, Anne. Le sac trop lourd, le souffle syncopé, le nœud aux tripes, les ongles limés. J'ai ce rêve qui trotte dans ma tête, des mygales qui trottent sur mon ventre, des crocodiles qui rôdent en surface, des aliens qui vont me dévorer de l'intérieur. Tu seras mon garde du corps, mon guide, mon interprète. Seras-tu toujours ma sœur ?

2

Le parrainage

F26. J'ai probablement hérité du plus mauvais siège. Au milieu de la carlingue, cerné d'un côté par une masse de rugbyman fidjien qui engloutit des perles de cacahuètes salées comme la baleine avala Pinocchio, son bras droit ayant déjà annexé l'accoudoir ; de l'autre, par une paire de loupiots qui tripote à grands cris tout ce qui dépasse. « Bonjour, Mesdames et Messieurs. Je suis le commandant de bord, Patrice... »

J'ai vingt heures devant moi. Onze jusqu'à Rio, trois dans l'aéroport brésilien en attendant la correspondance, six de plus pour monter jusqu'à Manaus. Au bas mot, à trois plateaux-repas lyophilisés de distance. L'écran incrusté dans le siège qui me fait face propose des comédies à la carte. Je porte le casque audio aux oreilles pour échapper au brouhaha préliminaire de chaque vol long courrier. Je préfère plutôt me glisser dans la trame d'une autre histoire, qui me fait rebrousser chemin tandis que la course de l'avion progresse au-dessus d'une chantilly de nuages : celle de cette fillette avec ses couettes qu'on appelait entre nous Annette ; celle de cette jeune écorchée vive éprise d'espace, batailleuse en diable, déjà en guerre contre toute mesure coercitive, qui a depuis trouvé refuge à sa dissension.

Anne était revenue en Europe à deux reprises en trois ans, aux printemps 2008 puis 2010. L'abord n'avait guère

changé ; grande, brune, du feu dans les yeux, une voix sonore. Physiquement la plus hispanisante d'entre nous, durablement tannée par le sang espagnol qui rougeoie la branche paternelle. Mentalement la plus sanguine aussi. Je m'étais réaccoutumé à son visage émacié, cuivré, anguleux, après treize ans de séparation. Oui, treize ans s'étaient écoulés depuis sa toute première visite de passage parmi nous, à l'automne 1995, alors qu'elle avait posé le pied sur le territoire indigène quelques mois auparavant. J'ai beau tisonner ma mémoire, les quelques images qui me parviennent de cette réapparition sont fugaces, instables. Un déjeuner à une bonne table sarthoise qui n'existe plus, une balade de dimanche sur le crâne herbeux de la côte de l'Ente, une photo de famille sur la terrasse, avec le cèdre bleu en toile de fond. Et puis son français charroyant mille grumeaux exotiques, raviné d'intonations québécoises, d'interjections portugaises, d'autres syllabes de contrées inconnues. Il me fallait son rire de gorge pour être sûr de son identité.

Je me souviens plus précisément de la séance de diapositives dans le salon, de nos parents muets sur le canapé, tandis que défilaient des plans fixes de sa vie en communauté. Des habitations de fortune disposées en cercle, ouvertes au ciel épuré, des visages confiants autour d'elle, des enfants de partout collés à ses jupes, un visage de femme épanouie, une casemate en lamelles de bois ajouré en guise d'école où elle captait des regards appliqués, le tout rythmé de chants d'une peuplade de bout du monde, enregistrés sur un magnétophone à bande. J'ai aussi gardé en tête la fin de soirée, une fois à l'étage. Comme toute la famille était réunie, j'avais dû partager sa chambre, celle de son adolescence, avec elle. Un lit de camp avait été déplié, sur lequel je m'apprêtais à m'allonger.

- Non, prends le lit.
- Mais c'est ton...
- Non, non, vas-y, je dors là.

Je n'insistai pas et, comme je glissai sous le drap, Anne replia le lit d'appoint, ouvrit la fenêtre qui donnait sur une nuit d'octobre, quitta ses vêtements et se recroquevilla à même le sol.

- Bonne nuit, me dit-elle.

Anne était restée plusieurs jours, renouant le lien distendu par l'érosion du temps avec sa famille, son adolescence, ses souvenirs d'alors, qu'elle avait déjà rompu une première fois, en 1981.

À vingt-six ans, sur ce que je considérais alors comme un coup de tête, Anne avait d'abord migré au Canada, plantant en cours de route sa cinquième et dernière année aux Beaux-Arts. De sa vie au Québec, de ses premiers pas au Brésil, on ne savait rien, ou presque rien, si ce n'est quelques bribes d'une correspondance qu'elle tenait avec notre mère, inquiète comme une mère qui disait la comprendre en dépit de son incrédulité, heureuse comme une mère qui revoit son enfant de quarante ans revenir au bercail. Les retrouvailles effacèrent un temps les rides comme on passe une éponge sur un tableau noir.

Anne n'était pas seulement partie, elle avait fui ceux que nous étions. Notre compréhension mutuelle en était arrivée là. Et même au-delà. Un soir, après le coucher général, stimulé par le contexte familial exceptionnellement reconstitué, je m'étais approché de la bibliothèque, élévation de niches en bois d'acajou annexant tout un pan de mur. À sa base, trois placards symétriques soutenaient l'architecture des volumes classés par genre et dont notre mère tenait l'ordonnancement thématique sur un cahier

à spirale. L'un d'eux, celui de gauche, renfermait la correspondance d'Anne depuis ses débuts, dans des boîtes à chaussures de taille 37. J'avais pioché au hasard pour tomber bientôt sur une lettre dépourvue d'enveloppe. Elle était juste datée de janvier 1995, soit plusieurs mois après l'arrivée d'Anne en territoire yanomami.

« Je suis seule dans un village de quatre-vingts personnes. Une épidémie de grippe quand je suis arrivée – et pour eux, la grippe peut être mortelle ; ensuite, une épidémie de parasites intestinaux. J'ai assumé le rôle d'infirmière du mieux que j'ai pu.

Un homme m'a dit : "*Anami a totihitawë, kamiyë yopiyopi pruka. Anamini hehoromamotima a hioma, ya pëi maprarioma – quer dizer.*" "Anne est bonne, j'avais beaucoup de fièvre, Anne m'a donné un remède – la fièvre a arrêté." Je lui ai dit que c'était grâce au remède et non grâce à moi. [...] Justino m'arrive un jour après une chicane, me prend dans ses bras et me dit : "*Anami wa totihitawë. Pë nohimai.*" Je dis : "*Wa huxuomi ?*" Il répond : "*Ma, ya huxuomi.*" Je dis : "*Ya huxuo xaaa*", et nous rions. »

Jusqu'au langage, nous nous étions perdus.

*

D'autres questions demeuraient. Celles qu'Anne éludait, contournait, enterrait, de peur de ne pas être comprise. Que sait-on vraiment d'une mère, d'un frère, d'un fils, de leurs frasques passées, de leurs désirs intimes ? Je ne connaissais pas ma sœur aînée, entrée dans la vie active quand j'allais à mes premières boums ; je ne connaissais pas plus ma sœur cadette, quatre ans de plus que moi, le petit dernier, trop occupé à jouer au foot ou à faire les

quatre cents coups au catéchisme. Elle approchait l'adolescence quand j'abordais l'enfance ; grimpaît dans l'âge adulte quand je montais dans les auto-tamponneuses. Toujours un barreau derrière, toujours un temps de retard. On nous rassemblait les dimanches de gigot, on se ressemblait déjà comme des points cardinaux. Une vingtaine d'années plus tard, la différence d'âge s'était estompée. C'était bien la seule. Elle était déjà partie quand je ne faisais qu'arriver.

Profitant du retour en voiture vers Paris, j'avais ouvert une conversation maladroite, balbutiante, mais la seule qui vaille. Il me fallait comprendre sa fuite en avant, du moins considérée comme telle par nos esprits cartésiens. Le fil, ne serait-ce que par sens filial, ne demandait qu'à être renoué, les tissus à être raccommodés et, partant, l'aiguille à être amenée dans le lacis de son itinéraire aussi méandreux que le labyrinthe des rivières amazoniennes qui l'entourent.

– Tu sais-tu, très jeune, j'ai su que je ne vivrais pas en France.

Ainsi formulés, avec ce langage mixte qui n'appartient qu'à elle, ses propos semblaient tenir du caprice d'enfant, de la bravade d'une petite fille boudeuse, jamais contente d'un sort que ceux qu'elle irait rejoindre nous envie. Cette prétendue certitude ne reposait en outre sur rien de prédisposé ; juste un désir naissant, irrépressible, quand on nous inculquait le souci de préparer le demain, d'en lisser les aléas. Ma sœur aurait donc été programmée incompatible aux programmes.

Mieux, le premier souvenir qu'elle retient de sa petite enfance relève de l'onirique, et ne rend forcément pas la chose plus compréhensible. Notre mère l'avait envoyée chercher du pain. Au coin de la rue, Anne croisa une dame qui, dans ses yeux ronds de poupée, déploya une immense

envergure à mesure qu'elle se baissa. La femme décuplée la complimenta sur sa coiffure, tout en lui demandant son âge. En lui répondant : « J'ai cinq ans, M'dame », Anne me dit avoir pris conscience de son existence. Et, assure-t-elle, son esprit est spontanément parti au loin. La conviction laisse songeur, comme laisse perplexe la substance des rêves qui nous reste au petit matin.

Et Anne m'a raconté Michel.

Michel, son parrain. Le fils du député-maire, un homme grandement respecté dans la région pour sa bravoure pendant la Deuxième Guerre, avec la 2^e division blindée du général Leclerc, qu'il a suivi depuis ses campagnes d'Afrique du Nord jusqu'à Berchtesgaden. Michel avait une quinzaine d'années de plus qu'elle. Il était devenu vétérinaire et était parti s'installer en 1967 au Tchad, où son père, trente ans plus tôt, avait été capitaine du groupe des nomades du Borkou avant de commander en 1943 une compagnie de durs à cuire, la Nueve, celle qui entra la première dans Paris le 24 août 1944, quelques heures avant Leclerc.

Bardé de diplômes – en agronomie, ethnologie, histoire des religions... –, curieux et brillant, il a par ses activités largement débordé du cadre qu'on se fait du métier. Détaché des services de la Coopération et missionné par le Bureau du développement de la production agricole, Michel avait posé son sac dans la brousse desséchée d'un bled proche de Moundou, tout au sud, à proximité de la frontière centrafricaine. Au milieu des Peuls, il apprenait les techniques du labour aux paysans locaux, montait des projets d'implantation de la culture attelée, s'intéressait au développement de la race chevaline, tout en étant chargé des tournées de vaccinations et de l'évolution sanitaire des nomades eux-mêmes.

Michel revenait une ou deux fois l'an en Sarthe et notre mère l'invitait alors à déjeuner. Un repas minuté. Chez des parents commerçants, l'ouverture du magasin dicte implacablement le rythme du foyer. Mais alors que les horaires immuables de la quincaillerie fixaient notre périmètre, Michel suggérait l'univers. Qu'il arrivât en retard, passé midi et demi sonné à l'église, eût été inacceptable pour tout autre. La chose passait bien parce qu'elle était rare, précieuse. Pour la famille, la venue de Michel relevait de la cordialité ; pour Anne, de l'évasion. Sans impératif, sans imposition, sans montre. Ma grande sœur n'avait pas encore dix ans qu'il éveillait en elle des envies incontrôlables de sortir des carcans de notre condition.

Michel racontait ses voyages à livre ouvert sur le monde, ses échanges avec les Peuls dont il possédait la langue, ses victoires quand une vache se relevait, une croûte de terre verdissait, un filet d'eau suintait. La fillette écoutait page après page, empressée de lire une suite qui attendrait parfois plusieurs mois, comblant les intervalles de scénarii dissemblables, défrichant les lendemains qu'elle n'imaginait pas autre part qu'autre part. Le savoir revenir activait déjà le partir. Il représentait la porte qui s'ouvrait sur un espace sans balise quand on lui proposait une route goudronnée.

À dire vrai, Anne connaissait mal ou peu Michel, qu'elle idéalisait comme une pré-ado peut le faire d'un chanteur du moment. Elle sentait juste qu'il appartenait au loin, qu'il l'incarnait. Bien que son innocence ne pût étayer des conversations nourries, la bornant à des questions simplistes, Michel avait pourtant accepté qu'elle lui écrive pendant le cours des années suivantes. Ce lien d'encre lui permettait de s'épancher sans timidité, sans protocole à respecter, sans rigidité horaire à maintenir. Ses lettres étaient bourrées de pourquoi. Il y répondait sobrement,

sans démesure, évoquant un goût, un penchant naturel, qui abrogeaient l'idée d'une fuite.

À mesure qu'elle formulait ses idées d'adolescente en herbe, Anne affinait ses sens au plus juste. Les courriers du lointain y faisaient écho saison après saison. À force de ces courtes échelles l'aidant à surpasser le mur des jours ordinaires, son imaginaire se matérialisait peu à peu. Elle sautillait pour entr'apercevoir, trépignait de savoir. L'avenir vécu de l'autre côté de la mer lui paraissait exaltant, coloré, imprévisible, quand les choses et les événements de son adolescence lui semblaient routiniers, ternes, attendus. Michel devenait peu à peu le guide d'un voyage qu'elle entreprenait par procuration.

Et puis il y a eu cette lettre que notre mère lui avait tendue au retour du lycée. Une écriture manuscrite devenue familière, une page recto verso. Michel l'invitait à le rejoindre au Tchad pendant les grandes vacances, précisant qu'il lui paierait le billet d'avion. Anne en était d'abord restée hébétée, puis transportée d'excitation. Son parrain lui délivrait un passeport pour découvrir sa véritable identité.

On était alors en janvier 1972, elle filait sur ses dix-sept ans. Les parents, habituellement corsetés dans des rites ordonnancés que leur commerce imposait, n'avaient rien objecté, « ou si peu que je ne m'en souviens plus ». Parce que Michel, c'était tout de même le fils d'un grand homme, d'un résistant de la première heure comme le fut le grand-père maternel, et un personnage lui-même. Parce que ce séjour ferait sûrement le plus grand bien à cette enfant qui pestait déjà contre les faits établis, qui se cabrait à la moindre injonction parentale, claquait la porte quand les conversations familiales s'achevaient par un « c'est comme ça » qu'elle ne supportait pas. C'était l'insoumission d'une

petite peste de son âge, pour qui ça se tasserait comme ça s'était tassé pour d'autres, et probablement pour eux. Sauf que cette aspiration n'avait rien d'une ruade passagère, mais tout d'une raison d'être. Anne n'avait pas vocation à entrer dans un canevas mais à sortir du cadre ambiant. Et puis le Tchad, ça claquait bien sous la langue.

*

Elle se souvient de l'endroit. C'était dans la bibliothèque du lycée, trois semaines plus tard, en février. Au milieu de tapisseries de livres, une table proposait les reliefs de la presse du jour, les quotidiens de la région. Anne avait déplié mécaniquement la première page du *Maine Libre* et ses yeux croisèrent un titre, en bas de page, à droite : « Michel Dronne se tue au Tchad ». Sur l'instant, ni sursaut ni effroi, juste une incompréhension réclamant de lire l'article qui relatait des circonstances : une route cahoteuse qui mène au fort d'Archambault¹, la voiture qui fait une embardée, le conducteur et le passager avant tués sur le coup, les trois autres sévèrement blessés à l'arrière.

Sans plus de détails. Le corps allait être rapatrié. Obsèques annoncées, condoléances du journal attristées. Michel avait trente-trois ans. Comment peut-on mourir au Tchad quand on y insuffle la vie ? Quelle justice immanente peut rendre pareille verdict ? Des pourquoi révoltants initiaient ses premiers balbutiements. Ce n'était pas un rêve qui éclatait comme une bulle de savon sous l'impact d'une épingle, mais une réalité qui s'effondrait avant même d'être bâtie.

Anne est restée mutique plusieurs semaines, plusieurs mois, me dira notre mère. C'est de ce jour qu'elle a com-

1. Désormais fort Sahr depuis juillet 1972.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013. N° 109149 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE